

Confusion sur les mots et leur « sens » dans le programme de français au secondaire

PAR GODELIEVE DE KONINCK*



Les mots, ces petites ou grandes entités responsables de produire du sens ont été, depuis toujours, source de plaisir, de découvertes et de connaissances, mais malheureusement aussi source de confusion. Parce que leur emploi, c'est-à-dire leur appropriation, se fait parfois de façon inusitée, erratique et même « mésadaptée »...

Le programme de français est la cible de plusieurs commentaires : favorables, défavorables, acerbes, etc. Cependant, une chose est certaine : il n'y a pas consensus sur l'interprétation à donner à plusieurs termes employés. Serait-ce en grande partie dû à l'emploi de mots qui ne correspondent pas à leur première définition ou à une distorsion de leur sens et, surtout, à une incertitude devant la responsabilité de la transmission de connaissances culturelles et linguistiques à partir des énoncés du programme ?

Dans cet article, quelques exemples tirés de ce programme seront cités pour illustrer l'objet de notre réflexion et de notre inquiétude.

Première confusion : le sens donné au mot « stratégie »

Ce mot est très à la mode. Or, qu'est-ce qu'une stratégie ? *L'art de coordonner habilement des actions, des manœuvres pour atteindre un but.* Il s'agit donc expressément d'un ensemble réfléchi d'actions convergeant vers un but clair et défini. Pensons à Alexandre Le Grand ou à Napoléon dont les stratégies militaires ont fait l'histoire.

Dans le programme de français, le terme **stratégie** est employé à plusieurs sauces, sans que l'on sache exactement le sens qu'on veut lui donner. Pour introduire le terme, nous pouvons lire dans sa présentation que l'élève

doit constamment faire appel à des processus, à des stratégies, à des notions et des concepts ainsi qu'à des repères culturels... Les stratégies font partie d'une liste non hiérarchisée quand, au contraire, elles devraient être en premier plan puisque c'est d'elles que va dépendre le choix des procédés et des moyens à prendre pour qu'elles puissent être menées à terme avec succès.

Dans le contenu de formation, on retrouve en grand titre *Planifier sa lecture : stratégies*. Puis, suit une énumération d'actions à poser, telles *analyser la situation de communication, déterminer sa démarche de lecture, anticiper le contenu, ajuster sa démarche...* Chacun de ces points étant affublé de diverses recommandations qui souvent se recourent. Or, quelle est la stratégie maîtresse ? N'est-ce pas *Planifier sa lecture* ? Pourquoi alors l'emploi du pluriel ? Les stratégies correspondraient-elles à la liste qui suit ? Si oui, cela ne va-t-il pas à l'encontre de la définition du terme ? Le mot semble en fait confondu avec les mots « moyens », « techniques », « procédés » qui sont normalement subordonnés à la stratégie.

Deuxième confusion : le sens donné au mot « processus »

Qu'est-ce qu'un processus ? *Un enchaînement ordonné de faits ou de phénomènes répondant à un certain schéma et aboutissant à un résultat déterminé ; démarche, développement.* Lisons en page 68 du programme deux phrases pour le moins compliquées, sinon mystérieuses : *Pour construire du sens, ils [les élèves] adoptent un processus non linéaire... Planifier sa lecture, comprendre et interpréter un texte, etc. La mise en œuvre de ce*

processus leur demande de mobiliser des stratégies qui les amènent à faire appel à des notions, à des concepts et à des repères culturels... Que doit-on comprendre ici ? Que la stratégie est mise au service du processus et réduite au rang de subordonnée ? C'est le monde à l'envers !

Troisième confusion : le sens des mots « notion » et « concept »

Une grande partie du programme gravite autour de ces deux termes. On regroupe sous « notions et concepts » tous les apprentissages grammaticaux, culturels, lexicaux, etc. à maîtriser. Encore une fois, qu'est-ce qu'une notion, qu'est-ce qu'un concept ? Deux choses bien différentes...

Le terme notion nous vient du latin « notio », qui veut dire une connaissance élémentaire. On pourrait alors parler d'un embryon de « concept ». C'est une connaissance intuitive, imprécise que l'on a d'un phénomène, de ce qui devrait devenir un concept. Par exemple, on peut apprendre la notion de l'adjectif, mais on ne possède pas encore toutes les spécificités, les caractéristiques, les aléatoires s'y rapportant, etc. On ne l'a pas encore conceptualisée, cette démarche faisant partie intégrante du développement intellectuel. Tandis que si on a conceptualisé cette notion, c'est qu'on est capable de concevoir, de traiter et d'utiliser l'adjectif. De là naîtra la compétence...

En plaçant les deux termes sur un pied d'égalité par le coordonnant « et », on donne l'impression que les deux termes sont équivalents, tels deux frères jumeaux ayant les mêmes pouvoirs et les mêmes prérogatives. Ils ne sont jamais séparés. On annule donc alors complètement l'idée d'une

progression dans la représentation (conceptualisation) mentale que le jeune doit parvenir à construire pour devenir un lecteur, un scripteur et un communicateur efficaces. Comment peut-on s'attendre à ce qu'il utilise adéquatement une notion puisqu'elle n'est pas encore mûre ?

C'est pourquoi un enseignement progressif et bien calibré doit être privilégié ; l'élève ne devrait pas être amené à virevolter, à sautiller d'une notion à une autre (qu'elle soit grammaticale, lexicale, culturelle) sans avoir le temps de la transformer en concept durable et efficace. Aussi une progression réfléchie et planifiée pourrait éviter d'enseigner l'adjectif, entre autres, de la première à la cinquième secondaire, de la même façon.

Quatrième confusion ou à tout le moins, ambiguïté dans l'emploi des mots « texte » et « œuvre »

Il existe dans le programme un flottement entre les termes « texte » et « œuvre », employés de façon non différenciée. Qu'est-ce qu'un texte ? Qu'est-ce qu'une œuvre ? Le texte est composé d'une ou plusieurs pages : c'est un article documentaire, un article de journal, un extrait de livre. Il est de moins grande envergure qu'une œuvre. D'ailleurs, nous connaissons tous ce qu'on a appelé longtemps une « compréhension de texte ». Une œuvre, elle, correspond à un roman, une nouvelle, un conte ou encore « l'œuvre d'un auteur », c'est-à-dire ce qui permet de saisir le message, les thèmes privilégiés, le style, etc. de celui-

ci. Pensons à l'œuvre d'Anne Hébert, de Michel Tremblay. Voilà qu'on élargit le sens du mot « œuvre »... Pourquoi cette distinction serait-elle importante à faire ? Parce qu'elle permettrait, elle aussi, de prévoir une progression dans l'enseignement de la littérature.

Nous n'avons ici retenu que quelques mots-clés du programme, mais beaucoup d'autres sèment ainsi la confusion chez ceux qui doivent le décoder et l'appliquer.

Pourrait-on penser que l'insatisfaction parfois très forte suscitée par le programme de français pourrait être, en partie, due à ces incongruités sémantiques ? □

* *Didacticienne du français*

BIBLIOTHÈQUE QUÉBÉCOISE **BQ**

Toutes les facettes de l'histoire

Jean de Brébeuf
Écrits en Huronie



364 PAGES • 14,95 \$

Marcel Chaput
Pourquoi je suis séparatiste



264 PAGES • 11,95 \$

Philippe Aubert de Gaspé
Les anciens Canadiens



432 PAGES • 6,95 \$

Philippe Aubert de Gaspé
Mémoires



600 PAGES • 19,95 \$

Antonine Maillet
Pélagie-la-Charrette



336 PAGES • 11,95 \$

Marcel Trudel
Mythes et réalités dans l'histoire du Québec



352 PAGES • 12,95 \$

Pierre Graveline
Une histoire de l'éducation au Québec



168 PAGES • 10,95 \$

Félix-Antoine Savard
Menaud, maître-draveur



168 PAGES • 9,95 \$

Catalogue complet : www.livres-bq.com